Document generated on 04/18/2024 9:49 p.m.

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Rester en arrière

Martine-Emmanuelle Lapointe

Number 310, Winter 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/79754ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lapointe, M.-E. (2016). Rester en arrière. *Liberté*, (310), 74–75.

Tous droits réservés © Martine-Emmanuelle Lapointe, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

dysfonctionnel ? Sans doute est-ce pour cela que Bérénice, la rebelle, est vite devenue un personnage-culte de la fin des années soixante. Comme ses petites camarades et consorts de *l'Océantume,* ce sont des enfants terribles de l'ère d'avant l'Internet, des enfants poétiques et proches de la nature, comme l'est encore la petite Fannie dans *Va savoir* (1994), autrement dit des enfants d'un autre temps… Tout comme Mille Milles et Tate, héros du *Nez qui voque,* sont des préadolescents tout aussi déjantés que peuvent l'être des ados, qui fréquentent même les bibliothèques !

De la même manière, c'est à des voyages en des temps révolus que convient *La fille de Christophe Colomb* (le plus loufoque des récits, en huit mille et quelques vers qui plus est) et *Les Enfantômes* (les « années carrante »), et encore plus *L'hiver de force* et *Dévadé* : celui des années soixante-dix. Dans *L'hiver de force,* au-delà des personnages historiques réels que seuls les contemporains septuagénaires peuvent s'amuser à retrouver et que même les quadragénaires peuvent ne pas connaître, Nicole et André Ferron

« Tu l'as dit Mamie, la vie il n'y a pas d'avenir là-dedans, il faut investir ailleurs. »

forment un tandem de paumés inénarrables louvoyant dans le milieu artistique et intello montréalais « post-expo » : un vrai documentaire d'époque ! Et si *destroy* que soient plus ou moins tous les protagonistes de l'ensemble de cet univers fissuré, ce qui les lie, c'est une tendresse intransigeante, et un amour infini de la langue, fragile et rude à la fois. Irrésistible ou rédhibitoire, c'est selon.

Comment mesurer aussi tout ce que Ducharme, à travers sa gouaille et son érudition autodidacte et brouillonne, nous aura appris ou peut encore nous apprendre « à la vroutch que vroutch » sur le Québec, sur la notion de culture et sur nous-mêmes ? Chose certaine, dans son bric-à-brac de mots comme dans les Trophoux de Roch Plante (son alias sculpteur de déchets) règne un esprit de dérision qui pousse à tout remettre en cause. C'est pourquoi il faudrait penser à honorer cette dette-là, au moins autant que l'autre dont on nous rebat les oreilles. L

Rester en arrière

MARTINE-EMMANUELLE LAPOINTE

Restons en arrière, avec Crémazie, avec Marie-Victorin, avec Marie de l'Incarnation, avec Félix Leclerc, avec Jacques Cartier, avec Iberville et ses frères héroïques. Restons en arrière. Restons où nous sommes. N'avançons pas d'un seul pas. Restons fidèles. Souvenons-nous. Le temps passe : restons. Couchons-nous sur nos saintes ruines sacrées et rions de la mort en attendant la mort.

— Réjean Ducharme, *Le nez qui voque*

Les phrases de Ducharme m'habitent. Je me les répète souvent, comme s'il s'agissait de petits mantras personnels, de talismans livresques préservant de la cruauté et de l'angoisse du réel. « Je suis ma propre personne », « Faisons qu'y ait plus rien ; quand y aura plus rien on pourra plus dire du mal de rien », « Je m'en souviens très bien », « Tu l'as dit Mamie, la vie il n'y a pas d'avenir là-dedans, il faut investir ailleurs »… Rares sont les passages des romans de Ducharme qui soient véritablement rassurants. Ils permettent plutôt de mettre à distance les tracas et les ennuis quotidiens en mimant la table rase et le je-m'en-foutisme. Mais personne n'est dupe, ni le lecteur, ni l'auteur, ni ses personnages. On fait mine d'être détaché, indépendant et insensible sans trop y croire, sans jamais y croire.

D'autres passages sont si équivoques qu'ils en deviennent quasi impénétrables, de véritables joujoux pour les critiques. C'est le cas d'un passage du *Nez qui voque* qui a fait couler beaucoup d'encre : « Restons en arrière », affirme Mille Milles… L'affirmation revêt un double sens. Apparemment destinée au « Canadien français qui se donne des airs d'avant-garde made in France », elle invoque le repli des nationalistes québécois qui ont revendiqué la construction de traditions locales et la préservation d'un patrimoine religieux considéré ici comme inepte, constitué « de saintes ruines sacrées ». Elle reprend et détourne en cela certaines idées phares du conservatisme canadien-français à travers les phrases « Restons où nous sommes. N'avançons pas d'un seul pas. Restons fidèles. Souvenons-nous. » La devise « Je me souviens », aussi commentée dans *Les enfantômes,* n'est pas très loin. Conjuguée ici à la première personne du pluriel, empruntant la forme d'une injonction, elle ranime une communauté dont la mémoire est sans objet.

À cette première interprétation s'en ajoute une seconde, moins évidente, mais tout aussi juste, me semble-t-il. Il importe de rester derrière, de vivre à l'écart, de ne pas se mêler à ceux qui ont foi dans le progrès, qui valorisent le succès. Les automobilistes et les pornographes, ceux qui sont bien de leur temps et qui comprennent « l'érotique et le politique ». Chez Ducharme, on ne prête pas aux riches, c'est bien connu. À l'instar de Bérénice, d'André et de Nicole, de Vincent et de Fériée, Mille Milles a plus de respect pour les marginaux, les excentrés, les abusés, les pauvres, les *radas* en somme, que pour les enviés et les puissants, soit ceux que l'on reconnaît à leurs noms.

Il y a d'ailleurs beaucoup de noms propres dans *Le nez qui voque,* noms d'auteurs connus et inconnus, d'hommes et de femmes de lettres qui, dès la fameuse préface du roman, composent un florilège ambigu. « Restons en arrière, avec Crémazie, avec Marie-Victorin, avec Marie de l'Incarnation, avec Félix Leclerc, avec Jacques Cartier, avec Iberville et ses frères héroïques », précise Mille Milles. Ces noms propres n'ont pas été choisis au hasard. S'ils font partie du passé canadien-français, ils n'y occupent pas tous une place centrale. Crémazie s'est exilé à Paris en 1862 d'où il a écrit une correspondance privée lucide et pénétrante, dans laquelle il ne se gêne guère pour dénoncer la société d'épiciers de son époque. Marie-Victorin, religieux et botaniste adulé par les Ferron dans *L'hiver de force,* a écrit une somme sur la flore laurentienne. Marie de l'Incarnation, ursuline venue en Nouvelle-France pour former les jeunes autochtones, est l'auteure d'une abondante correspondance, d'une autobiographie spirituelle et mystique. On pourra s'étonner de retrouver dans cette énumération le nom de Félix Leclerc, et pourtant… Chansonnier reconnu, Leclerc n'a jamais été réellement

intégré au canon de la littérature québécoise. Ses contes naïfs, ses histoires bucoliques ne semblaient pas satisfaire les exigences de l'institution littéraire des années soixante. Quant à Jacques Cartier et D'Iberville, ils nous ramènent bien en arrière, à l'origine du Canada, ce pays qui, selon Mille Milles, signifierait « rien ici ». Tous ou presque sont restés derrière, se vouant à leurs propres causes, exilés, passionnés ou exaltés, parfois même dotés d'une abnégation ou d'un héroïsme hors du commun.

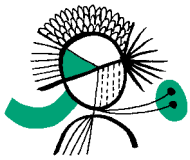
La fin de la citation est ambiguë. Mille Milles, fidèle à lui-même, donne dans la contradiction, le renversement, l'équivoque. « Couchons-nous sur nos saintes ruines sacrées et rions de la mort en attendant la mort. » Qu'est-ce à dire ? Que le devoir de mémoire est vain ? Que rester en place, ne pas bouger, constitue une forme de résistance passive, une arme dérisoire qui ne peut, au bout du compte, que mener à la dérision, au rire devant la mort. Et ce rire devant la mort, ne peut-il pas être conçu comme l'ultime forme d'insoumission ? Peut-être est-ce là la seule manière de rester en arrière, de sortir du temps organisé, en vivant radicalement l'attente de la fin. L

Disparaître

MAXIME CATELLIER

Il n'y a peut-être pas de bonne manière de disparaître. Ça se complique lorsque l'on veut écrire, et laisser ici des bribes de là-bas. Je n'attendrai pas qu'on m'interroge sur la signification du geste, il a été posé et je ne m'attarderai pas à ressasser la nostalgie de ce qui l'a motivé, ça ne servirait à rien et j'aurais l'air de me justifier. Les autres me sont trop chers pour vous parler. Je parle plus facilement au garçon de taverne qu'à l'homme de lettres, c'est ma plus grande fierté. Je fais ça, moi, des mots, pour passer à travers le temps. De mon arrière-cour, là où la lumière s'arrête à la cime de l'arbre, je n'ai toujours pas compris ce que l'on attend de moi au-delà des mots.

Je devrais prendre une photo de ce moment pour le transmettre à tout le monde et en finir avec l'image. La bonne manière d'être, c'est d'en finir avec cette coureuse aux chevilles de tout ce qui parle. Vous écoutez ? J'ai entendu dire que vous n'aviez rien compris. Quelqu'un a hurlé ? Il paraît que ça s'est perdu dans le Nord comme tout ce qui est monté, saignants comme des corps d'aviateurs après l'écrasement sur la glace noire de l'hiver. J'en ai mal au bout des doigts. J'écris pour demeurer à l'écart de ce qui tente d'entrer, de ce qui grince et que vous hésitez à prendre dans vos mains pour le réchauffer. Je n'ai pas choisi d'atterrir, je voulais continuer à voler.

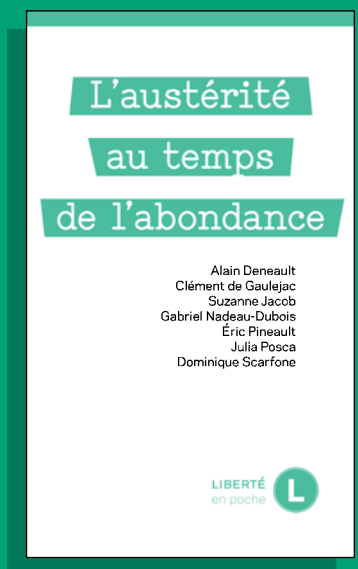


Nous sommes au seuil de ma maison. Ce n'est pas une maison, mais c'est la mienne. La porte d'en arrière est toujours débarrée. La clé n'a pas de sens. L'adresse est effacée par la vigne qui la recouvre de ses élégantes bannières, des appels à la mystification. Je ne sais pas quelles seraient les bonnes raisons d'y entrer. Les rumeurs sont aussi grandes que les serrures sont petites, et le courant n'apporte dans ses ressacs que l'intention d'y brouiller toute piste, d'y effacer les noms perpétuels oubliés par les vagues, d'y laisser traîner les fioles de vigueur assombrie par le sommeil des stèles. Je poétise. Vous avez l'œil. Qu'on laisse tout ça tomber et se casser les ouïes au fond du ravin et j'en serai bien aise, je ne dirai rien à personne tant que les mots n'auront pas joué leurs dés sur la batture et que ces images n'auront pas imprimé leurs mouvements sur les grèves où j'ai passé le plus clair de mes idées.

La vie littéraire passe et sombre au large, loin des idées, comme la rumeur d'une conversation qu'on aurait surprise nue dans le silence où elle s'abrille. En toile de fond, un chien s'est échappé de la meute et regarde la caravane sans aboyer, car il sait qu'elle reviendra chargée de dents pour faire fortune dans la viande. Il sait qu'elle est mûre pour détruire son enfance qu'elle a trop eue. Il est le premier à l'avoir dit clairement, pendant que vous faisiez parler des enfants. C'est tout. L

« Les auteurs réunis ici déconstruisent, avec brio et style, le néolibéralisme en habits neufs du gouvernement Couillard-Coiteux. »

— Louis Cornellier, *Le Devoir*



En librairie maintenant.

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE